

Hélène Moulin-Martinez

Chronique forézienne  
d'une famille andalouse

Avant-propos de Maurice Damon

Notes et annexe : Marie Grange

*Cahier de Village de Forez*

**Couverture :** Sourcieux dessin tiré de *Habitations modernes* recueillies par E. Viollet-le-Duc avec le concours des membres du Comité de Rédaction de l'*Encyclopédie d'architecture* et la collaboration de Félix Narjoux, Paris, Morel éditeur, 1875

## AVANT-PROPOS

A l'origine, ce petit livre devait se limiter à rassembler les souvenirs qu'Hélène Martinez a gardés de son séjour au château de Sourcieux, à Chalain-le-Comtal<sup>1</sup>. Elle et sa sœur Josette y ont en effet été accueillies, en 1944, par Madame Balaÿ, comme l'ont été dans plusieurs familles foréziennes d'autres enfants stéphanois de milieux modestes au cours de la guerre de 1939-1945.

Et le lecteur trouvera effectivement dans ces pages, avec bonheur, la relation d'une année passée sous la bienveillante autorité de la châtelaine et de sa fille, l'originale mademoiselle George. Hélène nous dit le sentiment de joie étonnée qu'elle ressent à l'évocation de ce château de légende, de ses hôtes généreux, et d'anecdotes qui sont pour elle comme des « histoires de la comtesse de Ségur ». Le château, nous dit-elle, « c'est mon meilleur souvenir ». Et elle raconte...

Elle raconte... Et pour dire les raisons qui les ont, elle et sa sœur, conduites jusqu'au château, elle ne peut manquer d'évoquer d'abord d'autres souvenirs, ceux de sa vie d'enfant d'une famille d'immigrés espagnols. Souvenirs des faits et gestes de la famille Martinez qui vont occuper une grande place dans le récit : l'arrivée du père à Saint-Etienne en 1917, le travail à la mine, le regroupement des familles et le « ghetto » espagnol, ces gens qui « passaient par la maison » pendant la guerre d'Espagne, la vie de quartier et le racisme ordinaire, les convictions du père, la naturalisation, l'isolement nostalgique de la mère...

Bien entendu, les différences sont grandes entre la famille Martinez et la famille Balaÿ. L'une est étrangère, récemment immigrée, pauvre, et va de foyer en quartier populaire où l'on est « habitué à vivre les uns sur les autres » ; l'autre est implantée de longue date, vit au large dans son château, sur une terre forézienne qui lui appartient<sup>2</sup> et qu'exploitent ses fermiers. Chez les Martinez, le père est manœuvre au service des entreprises qui l'emploient, et doit défendre sa place ; chez les Balaÿ, on est servi, on emploie des domestiques. Hélène a bien retenu la formule rituelle, et éloquente, qui annonce l'heure du repas : « Madame est servie. »

Deux classes sociales sans mesure commune : la petite Hélène saisit, ici ou là, le détail comparatif qui en dit long : « une cuisine immense, trois fois notre appartement ! » Elle sait de quel côté elle se trouve : lorsqu'il y a réception au château, elle préfère prendre le repas avec les domestiques, avec lesquels elle se sent plus à l'aise.

---

<sup>1</sup> Les propos d'Hélène Moulin-Martinez ont été enregistrés sur bande magnétique. Puis, transcrits de la manière la plus fidèle possible, ils ont reçu l'assentiment de l'auteur, et constituent le texte du récit que vous allez lire.

<sup>2</sup> Cf. en annexe les notes de Marie Grange sur l'histoire de Sourcieux et de la famille Balaÿ.

Sourcieux apparaît alors comme une parenthèse enfantine, courte et enchantée, dans une histoire familiale, longue et difficile. Le séjour d'Hélène au château et sa vie au sein de sa propre famille n'ont rien de semblable, et les deux récits qu'elle en fait pourraient apparaître étrangers l'un à l'autre. Et pourtant, quand Hélène évoque, au château puis chez elle, des événements, quand elle observe des manières de faire ou brosse des portraits, les deux situations se répondent, comme dans un écho déformé. Sourcieux a compté dans l'histoire d'Hélène : l'image qu'elle a gardée de son séjour a contribué, par contraste, à sa propre vision de son histoire familiale, et particulièrement de son intégration. Arrêtons-nous sur trois exemples :

- **La sépulture.** Les Balaÿ, témoins vivants de leur enracinement, a noté avec surprise Hélène, enterrent les générations de leurs morts dans la crypte de leur propre chapelle. Chez les Martinez, elle fait dire à son père que « nous, on mourra ici, je me fais pas d'illusion, pas en Espagne ». Devoir être enterré hors de son pays d'origine est ressenti comme un renoncement : « L'Espagne, c'est fini, c'est foutu. » Mais prévoir et accepter de mourir en France affiche en revanche la volonté de commencer une autre histoire : « On mourra ici, et les enfants continueront sans nous, mais en France toujours. »

Même sans chapelle ni prétention généalogique, décider qu'on aura sa sépulture là où on vit n'en apparaît pas moins comme la perspective nécessaire et symbolique d'intégration au pays d'accueil.

- **L'école.** Pendant leur séjour à Sourcieux, les deux sœurs fréquentent l'école privée du village de Boisset. La bonne Madame Balaÿ, qui dispose d'une bibliothèque, grande et bien fournie, fait lire les deux sœurs, et leur assure un attentif et efficace soutien scolaire. Chez Martinez, on ne connaît que deux livres, qui occupent cependant une grande place : la Bible, que lit le grand-père maternel, et *Fils du peuple*, de Thorez, que lit le père... Hélène, qui, à Saint-Etienne, va à l'école laïque des frères Chappe, doit attendre le soir, à l'heure où la nombreuse famille est au lit, pour disposer d'un peu d'espace et de calme et faire son travail scolaire, sans aide bien entendu. Pendant ce temps, son père « lisait son livre ».

Quelle influence a joué Madame Balaÿ ? Hélène a, comme sa soeur, apprécié ses compétences pédagogiques et a vu se renforcer, auprès d'elle, son désir d'apprendre. « Je pense, nous dit-elle, que c'est avec elle que j'ai pris le goût de la lecture ». Et, malgré la grande distance qui sépare les niveaux sociaux des Balaÿ et des Martinez, Hélène, impressionnée par la bibliothèque du château « avec plein de livres », n'était pas moins, comme ses frères et soeurs, admirative de son père, parce que, parti de rien, il avait voulu s'instruire. Son père, « non seulement, a appris à lire le français par l'intermédiaire de ses enfants, mais a fait de nous, par sa volonté, des citoyens français à part entière. Il a tout fait dans ce sens-là. »

Hélène ne saurait mieux dire combien l'instruction, et particulièrement l'entraînement à la lecture et à la pratique de la langue du pays d'accueil est à ses yeux un indispensable moyen de relation et un passage obligé vers l'intégration sociale.

**La place des femmes.** Le père, dans le récit d'Hélène, occupe une place majeure : c'est lui qui décide de travailler en France et d'y faire venir les siens, et voudra que sa famille devienne

française. Déterminé, actif, le père est admiré par ses enfants. La mère, elle, vit avec sa nombreuse progéniture dans la « colonie espagnole », où se recrée tant bien que mal l'ambiance du village natal. Parlant mal et peu le français, « elle s'est difficilement adaptée à cette nouvelle vie... elle est restée enfermée chez elle, avec ses gosses » ; elle n'a pas de relation avec l'extérieur. Hélène ne nous livre aucune description physique de sa mère.

L'image que nous donne Hélène des dames Balay, mère et fille, est évidemment tout autre. Deux femmes cultivées, connaissant et pratiquant les bonnes manières. La mère, « exactement la châtelaine qu'on avait vue dans nos livres », veuve, règne sur ses gens et sur la maisonnée ; la fille, célibataire, « très distinguée et sûre d'elle », se prénomme George, porte le pantalon, conduit un tilbury, fait du vélo, jardine, et exerce un métier en ville. La description d'Hélène abonde en superlatifs d'admiration pour ces deux « dames ». Elles représentent, chacune à leur manière, la culture, l'indépendance, la modernité.

Hélène nous confie que « gamine », à la différence de sa mère, elle voulait « être française, je voulais pas être espagnole ». Le lecteur trouvera dans son récit de quoi se convaincre qu'elle a puisé auprès des dames de Sourcieux quelques convictions qui l'ont aidée à atteindre son objectif.

\*

\* \*

Le père, lui, rapporte Hélène, s'était intégré « facilement » à la vie en France, par le travail et la fréquentation de ses collègues ouvriers français. Elle ajoute qu'« il était marqué à l'encre rouge parce que c'était un gars de gauche ». Mais c'est une autre affaire : ce n'est pas dans les châteaux qu'on apprend à devenir syndicaliste...

Maurice Damon

<b>1 - De la mer à la mine</b>	page	7
Mon père le communiste		8
La naturalisation		10
Ma mère la catholique		12
Fourneyron, la vie de quartier		13
<b>2 - Sourcieux, la vie au château</b>		15
Un château dans le brouillard		15
A l'école		18
Mademoiselle George		19
Les domestiques		20
Le vélo de mademoiselle Georges		20
Les jouets, un mirage		21
Le grand et le petit salon		22
La prière du soir		23
La pouponnière de Bel-Air au château		23
Première communion à Boisset		24
Monsieur Serge		26
<b>3 – Après la vie de château</b>		28
Le travail		28
Mes frères et sœurs		29
La voisine d'à côté		29
<b>Annexe : Sourcieux et le souvenir de la famille Balaÿ</b>		
par Marie Grange		31

# Chronique forézienne

## d'une famille andalouse

### De la mer à la mine

Je suis de parents espagnols. Mon père est venu en France pour travailler aux mines. Au début qu'il est arrivé en France il travaillait à la mine parce que c'était à la mine qu'il fallait du personnel à ce moment. Après il est rentré à ce qu'on appelle l'EDF maintenant.

Mon père est né en 1887, sous le règne du roi d'Espagne Alphonse XIII. Il est né à Vera, petit village au bord de la mer, en Andalousie, près d'Almeria. Il était pêcheur. Dès son jeune âge il allait travailler sur les bateaux de pêche pour quelques réals, monnaie courante. Je ne connais pas Vera. Mes sœurs y sont allées pour les vacances. Elles m'ont dit : « Heureusement que le père est venu, si tu voyais cette pauvreté ! Vraiment un petit village ! Un petit hameau, pas misérable mais presque. » C'était des villages pêcheurs... Et il y avait deux ou trois cousines qui sont restées là-bas, mais qui vivaient chichement. Des cousines du côté de ma mère, et qui sont restées dans le même village. Maintenant, ça s'est vraiment amélioré du fait qu'il y a eu beaucoup de touristes. Ma sœur y allait, elle y va plus maintenant. Elle avait emmené ma mère. Même ma mère a pas reconnu. Bien sûr, ça avait changé. L'Espagne n'étant pas cher fut un temps, il y avait beaucoup de gens qui y allaient. Et là comme c'était un petit port et qu'il y avait des plages, ça a fait évoluer !

L'Andalousie, c'était marqué par l'Islam. C'est ce que j'ai toujours dit à mes enfants. J'y suis allée, en Andalousie. J'ai toujours craint la chaleur, alors comme je travaillais en juillet et août... J'avais rien d'espagnol, parce que j'aimais pas les poivrons et j'aimais pas la chaleur ! Bêtement, j'avais renié tout ça... Et donc j'y suis allée, j'ai dit : quand même il faut que j'aille voir mon pays, en Andalousie... Il y a aussi de la culture aux alentours de Séville, Grenade, tout ça. Il y a de la culture, mais là-bas [Vera], c'était en bordure de mer, c'était des petites maisons basses avec un style algérien, arabe. J'étais surprise de voir le style qu'il y avait, partout où on est passé. Et puis [des maisons] toutes ciselées, c'est beau comme tout, c'est joli... Et bon, ils ont été quand même occupés pendant six cents ans. Alors, quand je suis revenue d'Andalousie, j'ai dit à mes enfants, - je leur avais déjà dit, je leur avais déjà appris - qu'il fallait pas faire du mal [aux étrangers]... : « De toute façon, vous avez pas à vous en faire, parce qu'on a sûrement une goutte, au moins une goutte, de sang arabe. »

## Mon père, le communiste

A vingt ans, mon père est parti faire son service militaire dans la Marine, et là, il a appris à lire et écrire, car les écoles étaient payantes et non accessibles aux pauvres gens.

Il se marie et, en 1917, devant la pauvreté de plus en plus grande, il décide avec d'autres hommes de son village d'aller travailler en France car les mines étaient en plein essor et réclamaient beaucoup de main-d'œuvre. N'empêche que tout quitter, ça doit être dur, parce qu'il est parti seul avec un autre gars du coin. Il est parti d'Espagne, déjà marié. Il a laissé sa femme, qui est restée au milieu de sa famille. Et puis, celui qui est venu avec lui, pareil, là, sa femme qu'il avait laissée... Et son frère est venu après, son frère de la rue des Chappe. Et ils sont venus d'abord habiter chez nous. Et puis après, il a fait venir... tout le reste du village presque...

Il est venu directement à Saint-Etienne, je ne sais pas s'il avait une adresse. Saint-Etienne était en pleine évolution. Une association franco-espagnole hébergeait les célibataires dans un foyer à Méons, dans la banlieue de Saint-Etienne en allant sur la Talaudière, et leur fournissait un certificat de travail. C'était un foyer comme il y avait pour les Arabes, un foyer de travailleurs.

Les conditions de travail étaient dures au fond de la mine. Les galeries mal boisées s'effondraient facilement, faisant plusieurs blessés. La poussière de charbon était constante dans l'air et formait un écran opaque qui rendait la respiration difficile. Les ouvriers prenaient des malaises, il fallait les remonter à l'air libre. Ca, c'est mon père qui racontait tout ça.

Le soir, au foyer, ils subissaient cette promiscuité collective. La Société des mines, comme elle avait besoin de gens, de travailleurs, avait fait construire des appartements pour loger les familles. Mon père a pu obtenir un logement et faire venir sa femme. Il n'y avait pas d'enfant encore. Ma mère s'est difficilement adaptée à cette nouvelle vie et voulait retourner au pays au milieu des orangers et près de la mer bleue. C'est vrai, il a toujours eu des problèmes avec ma mère... Elle avait toujours voulu constamment repartir.

Voyant cela, mon père a fait venir d'Espagne toute sa famille et celle de sa femme, c'est-à-dire parents, frères et sœurs, et même quelques amis restés au pays. Donc, ils se sont retrouvés tous ensemble.

Les hommes ont travaillé aux mines et dans la métallurgie, prospère à ce moment-là. Saint-Etienne était plein de boulot. Y avait le foot, y avait tout. Quant aux femmes, elles restaient entre elles et avec leurs enfants, et formaient, avec leurs coutumes, ce que l'on a appelé la « colonie espagnole », à Méons. D'ailleurs Roger Rocher, de l'ASSE, avait formé un club franco-espagnol, à Méons là-bas, avec tous les Espagnols, plus des Espagnols que des Français. Il y en avait quelques-uns quand même, mais Rocher a commencé à être président à Méons.

Mon père a travaillé cinq ans à la mine. Puis, il a eu l'opportunité de rentrer à la Compagnie électrique Loire et Centre (EDF maintenant), qui se trouvait à La Rivière. La première centrale se trouve encore à La Rivière. En partant de La Rivière, par la route, à pied, on peut monter au barrage du gouffre d'Enfer. Il était rentré comme chauffeur de chaudières ; il fallait alimenter au charbon la chaudière.

Il s'est toujours opposé à l'injustice et a défendu l'ouvrier. Un jour, au foyer, à Méons, il a eu une altercation avec le responsable, qui les traitait de moins que rien, qui était méprisant avec ces pauvres gens qui avaient tout abandonné pour éviter la misère de chez eux. Alors là, bien sûr, il était obligé de partir, il n'est plus resté au foyer.

Il était syndicaliste. A la Compagnie électrique, il était marqué à l'encre rouge parce que c'était un gars de gauche. Pourtant il n'était pas communiste, mais enfin ! Et bien sûr pas de promotion sociale ! Mon père est devenu communiste en France. En Espagne, il était, je pense, il cherchait plutôt à gagner sa croûte qu'à fréquenter l'église et les curés ! Alors je ne sais pas si c'est de là que c'est venu, son antipathie pour le... Il n'était pas vraiment contre mais enfin il n'était pas pour... Quand les gens souffrent, qu'on voit des injustices, on se demande pourquoi il y a un bon Dieu.

Je ne sais pas comment il est devenu [sympathisant] communiste. Je pense que c'est son contact avec l'ouvrier... Et puis il a toujours eu esprit de justice et l'idée de défendre le plus pauvre, le plus en difficulté... Il avait pas de carte du parti, mais je me rappelle qu'il lisait le gros bouquin de Thorez, *Fils du peuple*. Il avait appris à lire le français en France, tout seul, enfin avec mes frères aînés qui allaient à l'école. Quand il était gamin, il n'a pas été à l'école du tout, donc il a appris à lire l'espagnol au service militaire, dans la Marine espagnole. Quand il est venu, il savait lire l'espagnol. Mon père s'est vite mis au français du fait qu'il travaillait. Et c'est là où je l'admire. Mes frères prenaient les journaux. Il les lisait aussi. Et aussi un journal qui faisait Buffalo Bill en bandes dessinées, "Vaillant". Il lisait tout ça.

Autant mon père a cherché à s'intégrer, autant c'était difficile pour ma mère. Mon père a fait venir toute sa famille, je l'ai déjà dit. Et une bonne partie est montée là-haut, à Saint-Priest-en-Jarez, sur la colline, là-haut. Ma mère aurait voulu habiter avec eux. Mon père a dit : « Non ! Je travaille à Saint-Etienne. Les enfants sont à l'école... » Mais il a lutté contre sa femme tout le temps. C'est pour ça que je comprends les étrangers. Les hommes s'intègrent toujours plus facilement. Par le travail.

Il parlait bien le français et puis malheureusement, en vieillissant il est devenu sourd. Il a perdu le contact. Alors, nous, on arrivait à lui parler, par les gestes et puis par les lèvres. Il nous comprenait, mais il avait perdu le contact avec l'extérieur. Il ne savait pas écrire le français. Il n'a jamais essayé d'ailleurs. Mais je me rappelle le soir, il lisait son livre de Maurice Thorez. Et moi je faisais mes devoirs parce qu'il n'y avait que le soir qu'on pouvait travailler.

Il a pris sa retraite à EDF. Il est toujours resté manœuvre. Ils l'ont gardé peut-être un peu pour des raisons sociales parce qu'il est devenu sourd. C'était un travail manuel, je pense que s'il n'avait pas été sourd, il aurait fait autre chose. Il est mort à 66 ans. Depuis l'âge de 10 ans il était [au travail] sur les bateaux, à la mine ; ça l'a marqué aussi, puis [il y a eu] la [période de] guerre, les privations. Il n'a pas fait la guerre, il était trop âgé. Mes frères, eux, ont fait la guerre. Et puis il avait sept enfants... Il y a eu des morts entremis, parce qu'il y avait alors beaucoup de mortalité infantine. On s'est retrouvé sept quand même. Ma mère a eu treize enfants, moi je suis l'avant-dernière. Les conditions de vie étaient déplorables par rapport à nous [aujourd'hui], il n'y avait pas de salle de bains, il n'y avait pas d'hygiène...

Sur ces vieux jours, mon père a eu un gros défaut. Il s'est mis à jouer aux cartes, à jouer de l'argent, alors là, c'était autre chose. Ce n'était pas des nuits entières, mais des bonnes soirées bien avancées, avec d'autres Espagnols bien sûr. C'était au café de la Tour, place du Peuple. Et là, il se trouvait avec des copains... Il y avait un Martinez mais on n'était pas parent. Ce Martinez, était coiffeur, dans la rue José-Frappa. C'était un copain du même « pueblo ».

Je le comprends parce que travailler toute la journée en usine, enfermé, sans d'autres distractions... E puis il retrouvait d'autres amis. C'était le jeu de cartes, ce n'était pas le bistro, ce n'était pas pour boire. Je ne l'ai jamais vu ivre, mon père. Pourtant les mineurs buvaient. C'est la poussière qui leur raclait la gorge. J'ai vu des parents, des amis qui sont morts de la silicose. Mon père n'a pas eu la silicose. Il est resté que cinq ans à la mine. Il était costaud, il avait trente ans... Enfin ça ne l'a pas empêché de mourir à 66 ans. Il fumait la pipe. Il nous empestait avec sa pipe.

## **La naturalisation**

En août 1927, une loi permettait aux étrangers de se faire naturaliser. Mon père s'est fait naturaliser après avoir eu ses premiers enfants, après le quatrième. Il l'a fait pour fixer sa femme. Les hommes s'intègrent plus facilement, par le travail. Mon père a fait les démarches nécessaires pour cette naturalisation, sachant qu'elle faciliterait l'intégration de ses enfants en France, étant persuadé que notre vie était là désormais. Son frère, lui, il n'a pas voulu. Il l'a regretté après, mais il n'a pas voulu, il disait : « Non, non, je suis espagnol, je reste espagnol. » Comme toujours, y a des gens qui vont de l'avant puis y en a d'autres qui restent sur...

Mon père expliquait à ma mère, chaque fois qu'elle parlait de repartir en Espagne : « Non, l'Espagne, c'est fini, c'est foutu, les enfants, ils auront rien, ils seront comme nous, ils iront en guenilles, pour mes enfants, c'est pas ce que je veux. » En France, ils nous ont accueillis, on s'est installé, on vivait pas dans le luxe, hein, quartier populaire, on avait l'eau sur l'évier mais c'était tout. Il y avait pas les douches, comme maintenant et tout. « Nous, on mourra ici, je ne me fais pas d'illusion, pas en Espagne, on mourra ici, et les enfants continueront sans nous, mais en France toujours. » Lui, c'était son objectif.

Lorsque nous nous retrouvions avec mes frères et sœurs, nous remercions et admirions notre père qui, non seulement a appris à lire le français par l'intermédiaire de ses enfants, mais a fait de nous, par sa volonté, des citoyens français à part entière. Il a tout fait dans ce sens-là et il serait aujourd'hui heureux d'avoir réussi.

Maintenant, c'est dommage qu'il ne soit pas là. Lui, il a commencé comme ouvrier, à l'EDF comme on l'appelle maintenant ; s'il savait que son petit-fils est ingénieur à l'EDF, il en serait vraiment fier. Ça lui aurait fait plaisir. Mais c'est autre chose...

Le Président de la République Française

Ministère de la Justice  
 Sur le rapport du Garde des Sceaux  
 ministre de la Justice

Orde

Article premier. Est naturalisé français  
 (Art. 6 § 2 de la loi du 10 Août 1927)

Martinez, Jean-Antoine, manoeuvre né le  
 14 Octobre 1887 à Veia (Espagne) demeurant à St Etienne (Loire)

Ayants six enfants mineurs

- Françoise née le 8 Février 1918 à Veia (Espagne)
- Pierre né le 20 Mars 1920 à St Etienne
- François né le 18 Octobre 1923 "
- Paul né le 30 Octobre 1924 "
- Diéatrie Marie née le 30 Mai 1929 "
- Catherine Immaculée née le 20 Novembre 1929 "

Article 2.

Le Garde des Sceaux ministre de la Justice est chargé de l'exécution du présent décret qui sera publié au Journal Officiel.

Fait à Paris le 26 Novembre 1930

Signé : G. Doumergue

Le Garde des Sceaux ministre de la Justice  
 signé : Henri Cléron

Pour ampliation  
 Le Conseiller d'Etat  
 Directeur des affaires civiles et du Sceau  
 illisible.

Original qui  
 Octobre 1930  
 au Police

Direction des affaires civiles et du Sceau

CARTE DE PRIORITE REMISE  
 PAR LA VILLE DE SAINT-ETIENNE  
 LE 19.10.30 R.A. 10/2

Décret de naturalisation de Jean-Antoine Martinez du 26 novembre 1930

## Ma mère, la catholique

Mon père est venu tout seul d'Espagne, bien sûr. Il était marié. Il avait 30 ans. Il n'avait pas d'enfant. Il a trouvé un appartement. Enfin, un appartement ? C'était deux grandes pièces. Et puis il a fait venir sa femme. Sa femme, ma mère donc, s'est trouvée enceinte de son premier enfant. Alors là, son Espagne ! Elle ne voulait pas accoucher ici, en France. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. Bien sûr, ça la changeait des orangers, des oranges qu'il fallait aller chercher sur l'arbre au bord de la mer. Véra c'est au bord de la mer. Pour sa première grossesse, elle a fait des pieds et des mains et elle est partie en Espagne accoucher dans sa famille, toute sa famille : sa mère, ses sœurs, ses frères. Elle ne s'est pas adaptée. Mon père, il avait son travail, mais elle, toute seule dans cette ville noire ! Saint-Etienne était la ville noire à ce moment, en plein boum du charbon. Elle était dans deux pièces alors qu'elle était habituée à être toujours dehors comme les gens de la campagne. Comme les gens enfermés dans les HLM, Jean Ferrat l'a bien chanté, ça. Ma sœur aînée est donc née en Espagne... Et deux ans après ma mère était encore enceinte. Et rebelote, elle voulait repartir. Alors mon père a dit : « Attends ! Je travaille à la mine, au fond de la mine - bien sûr, on ne lui avait pas donné un poste de gouverneur ! - mais ce n'est pas pour te payer des voyages en Espagne. Si tu y vas, tu ne reviens pas. Tu restes là-bas avec ta famille. » Elle a dit : « Je reste là. » Mais mon père voyant ça, en homme intelligent, il a fait venir sa famille : ses frères, ses beaux-frères, ses sœurs, toute la famille, mes grands-parents, ses parents à lui, les parents de ma mère. J'ai connu mes grands-parents... Alors, à la maison, j'ai vu passer plein de gens. Pour le logement, ils s'arrangeaient. C'est mon père qui se débrouillait. Il était quand même assez débrouillard. Il s'est vite mis au français. Ma mère ne s'est jamais bien adaptée. Elle est restée enfermée chez elle, avec ses gosses. Par la suite, on s'est retrouvé sept, voire même treize. Mais entre temps, il y a eu de la mortalité. Les conditions d'hygiène n'étaient pas comme maintenant. Elle a eu treize enfants et six sont morts. Ils sont morts très jeunes, vraiment bébés. On est cinq filles et deux garçons. C'est pour ça qu'on était habitués à vivre les uns sur les autres.

Et puis j'ai connu tous mes oncles venus d'Espagne. Et évidemment ils ne parlaient pas français. Ma mère a été très longue à s'y mettre, au français. Elle nous parlait toujours en espagnol. Je comprends l'espagnol. Mais comme on est allé à l'école en France, je répondais en français. Je comprends l'espagnol mais je ne le parle pas. Et les aînés parlaient français. Ils étaient déjà dans la vie active. J'ai un frère qui a quatre-vingt-sept ans, quinze ans de plus que moi. Nous, les enfants, on parlait français mais ma mère parlait espagnol.

Pour les enfants jouant avec les gosses du quartier l'intégration a été facile, mais ce fut une période plus difficile pour ma mère, qui aurait préféré rester au milieu des siens. Parce qu'il y avait non seulement la communauté espagnole mais toute sa famille, les frères, les sœurs, les cousins, cousines. Ils se sont tous retrouvés, je sais pas comment par contre, en haut à Saint-Priest, mais carrément en haut sur la colline de Saint-Priest vers le château. Je me rappelle quand on allait voir ma famille, on allait se promener dans les rues du château. Effectivement, quand on montait là-haut, ça parlait qu'espagnol... C'est là qu'on allait voir ma grand-mère, la « petite mémé » parce qu'elle était pas grande. Je me rappelle quand on y allait, ce n'était pas marrant parce qu'on montait à pied. Nous, les gosses, on avait des petites jambes. Et ma mère a toujours

voulu se retrouver avec ses frères et ses sœurs là-haut. Pour parler, parce qu'elle voulait rester dans son milieu. Mes grands-parents étaient vieux. Ils ne se sont pas bien habitués. Justement, ils se sont regroupés tous là-haut, à Saint-Priest et ils ont vécu en tas, quoi. En ghetto. C'est pour ça qu'avec ma mère on allait souvent à Saint-Priest...

Ma mère était très catholique, oh là là oui ! Elle allait à la messe, elle faisait ses prières. Je me rappelle, il y avait toujours, pour les âmes du purgatoire, une bougie qui brûlait... Et puis d'ailleurs, même après quand on a grandi, qu'on avait une vingtaine d'années, qu'on voulait plus toujours (obéir] à cet âge-là, qu'on voulait révolutionner le monde, on disait à ma mère : « Mais enfin ! » Elle nous expliquait comment ça se passait là-bas en Espagne, le vendredi saint. Il ne fallait pas manger de viande, tout ça, mais si t'avais des sous pour acheter un bon [une dispense] que le curé te donnait...

Mon grand-père, le père de ma mère, était très pieux. A table, il lisait la Bible pendant qu'on mangeait. Et c'est vrai que mon grand-père était très strict, très sévère... Mon grand-père, le père de ma mère, donc celui qui lisait la Bible, celui qui était bien dans ses idées. Lui, il savait lire puisqu'il lisait la Bible. On avait une espèce de phonographe comme ça se faisait dans ce temps. Il avait ramené des disques espagnols et puis y avait la « saeta ». C'est-à-dire l'hymne de ce moment-là. Il pleurait en écoutant cette musique. Il était là et il pleurait. Nous, on était toute gamines et on disait : « Pourquoi il pleure, le pépé ? » Alors ma mère disait : « Chut, taisez-vous, ça lui rappelle... » Ca se passait chez moi, ça. Au début il habitait chez nous, puisque tout le monde est passé par la maison, et puis après on lui avait trouvé un appartement juste en face. Alors il venait manger avec nous. Il était seul, ma grand-mère - ça doit être les femmes qui veulent pas s'intégrer - ma grand-mère, donc sa femme, était montée avec le reste de la famille, là-haut à Saint-Priest. Mais mon grand-père était resté là. Et je me rappelle, je le vois toujours, cet homme qui avait les larmes qui coulaient comme ça, malgré lui, quand il entendait comme qui dirait la *Marseillaise*, « saeta » ça s'appelle, c'était au temps du roi.

### **Fourneyron, la vie de quartier**

On n'est jamais allé [habiter] à Saint-Priest, comme le reste de la famille. Non, non mon père n'a pas voulu y aller parce qu'il a dit : « Ca va être la même chose... » Il ne voulait pas se retrouver seulement avec des Espagnols. Mon père a compris qu'il s'était intégré facilement en côtoyant des ouvriers français. Donc sa famille devait quitter ce « ghetto » et se rapprocher du centre. C'est à ce moment-là qu'on a déménagé, on est allé habiter à Saint-Etienne, entre le Crêt-de-Roc et la place Fourneyron. Saint-Priest, on n'y a pas été. Méons, moi je n'ai jamais connu Méons, c'est mes parents. Moi je suis née au Crêt-de-Roc.

Nous étions une famille modeste, plus que modeste. On était souvent dans la rue, dans le quartier quand même. Nous n'étions pas les seuls. Avec les autres enfants du quartier, on se retrouvait, on s'amusait tous ensemble. Et puis Saint-Etienne était un peu comme Lyon, avec beaucoup de traboules. Ca nous permettait de jouer à cache-cache, de se courir après avec tous les gosses du quartier de Fourneyron, au-dessous du cimetière du Crêt-de-Roc, rue Philippe-Blanc

qui montait rue Royet, rue de l'Eternité pour aboutir au cimetière. Souvent on allait jouer vers le cimetière dans un grand espace. On dirait maintenant un espace vert. On se retrouvait là-bas pour jouer. Il n'y avait pas de voitures. C'était les chevaux pour les livraisons de charbon et tout. On jouait dans la rue aussi bien au ballon qu'à la corde, filles et garçons. Quand un chariot arrivait, on baissait la corde pour laisser passer et on continuait après. C'était une vie d'ouvriers, toute simple, une vie de quartier, mais pas [un quartier] mal famé. Je me souviens le soir, des gens se retrouvaient, quand il faisait chaud, à leur fenêtre ou sur le trottoir à manger la soupe. Nous, les gamins, on s'amusait sur le pas de la porte.

Pendant la guerre d'Espagne, on en a connu des gens qui venaient, qui passaient par la maison. C'est souvent qu'on s'est trouvé à coucher par terre sur une couverture pour laisser nos lits à ces gens qui passaient. On a toujours eu du va-et-vient à la maison, toujours du monde...

On était près de la place Fourneyron, plus en ville. On était dans le quartier, d'ailleurs, les seuls étrangers. On nous traitait d'étrangers de temps en temps. Il n'y avait pas d'autres Espagnols dans le quartier, à part mes cousins, un frère à mon père, qu'il a fait venir, qui habitait rue des Chappe. Nous, on habitait rue Philippe-Blanc. Il y avait plein de gosses. On allait à l'école des frères Chappe. On mangeait à la cantine, parce que moi je préférais manger à la cantine que manger à la maison. Je n'aimais pas les repas espagnols. Les poivrons, je n'aimais pas ça. Et puis on nous donnait des jetons, on faisait partie, non pas des sous-développés, mais des aidés, une famille nombreuse. Alors le centre social de Saint-Etienne donnait des jetons pour les cantines et on mangeait à la cantine. J'aimais bien, je préférais manger des pois chiches que manger des poivrons. Je n'aime toujours pas les poivrons... J'aime bien la paella mais le poivron, je ne peux toujours pas l'avalier. Pour une Espagnole c'est rare, hein ! Il n'y a que moi d'ailleurs dans la famille. Quand j'étais gamine, - on est bête quand on est gosse -, comme je m'appelais Martinez et que j'étais espagnole, alors les gamins - qui sont méchants sans s'en rendre compte - disaient qu'on était une sale race. On avait une voisine qui était comme ça. On était une sale race, on était des escargots, qu'est-ce qu'on venait faire ici, ou bien : « Il ferait bien mieux d'aller vivre dans son pays... » Alors, je ne voulais pas être espagnole. C'est pour ça que je n'ai jamais parlé espagnol. Je le comprends tout puisque ça parlait espagnol dans la maison mais je n'ai jamais voulu être espagnole. Je voulais être française.

On jouait dans la rue. Notre terrain de jeux c'était la rue parce qu'il n'y avait pas des espaces verts comme on fait maintenant. Il y avait aussi l'amicale en 1936. Là on allait au patronage laïque. Là on se retrouvait avec les fameux du Crêt-de-Roc, parce qu'on était dans le même secteur, le même coin. Ce sont des bons souvenirs aussi !

Il y avait une séparation entre les patronages laïques et les patronages paroissiaux. C'était la paroisse Sainte-Marie. On y est allé quelquefois, mais vraiment peu, on n'a vraiment peu fréquenté... On est allé au catéchisme un petit peu pour suivre comme quand on est gosse, pour voir. Puis après un bout de temps, bon ! ça ne nous a pas intéressés. C'est pour ça que quand j'ai été au château, qu'il a fallu faire la communion, j'avais pas un grand [savoir religieux]... parce que je n'y suis allée que... occasionnellement, disons.

## Sourcieux, la vie au château

Et ça n'avait pas gêné la famille Balaÿ de nous prendre chez eux, deux petites Stéphanoises, les filles d'un syndicaliste, immigré espagnol...

Pendant la guerre, en 1943, les services sociaux de Saint-Etienne envoyaient des enfants dans les campagnes à cause des bombardements et des restrictions. On avait été placées par les services sociaux de Saint-Etienne. Beaucoup d'enfants étaient placés autour de Chalain-le-Comtal. Dans la famille Balaÿ, on avait décidé de prendre des enfants. C'était grand, ils avaient dû se dire : « Tiens, deux sœurs, on va les prendre toutes les deux. » C'était logique et intelligent plutôt que de prendre une personne seule qui se serait ennuyée dans ce château.

J'avais douze ans, ma sœur Josette a treize mois de moins que moi. Nous sommes parties toutes les deux en car de Saint-Etienne et nous sommes arrivées à Chalain-le-Comtal. Nous étions un car complet d'enfants de dix douze ans, garçons et filles. En descendant du car, nous avons été accueillis par des familles qui avaient accepté de recevoir des enfants. On avait nos noms épinglés et nos petites valises.

### Un château dans le brouillard

Et nous, on a vu arriver une grande dame, bien élancée, bien mince, avec un béret, en pantalon, ce qui n'était pas une chose vue. Même en ville, à Saint-Etienne, on ne voyait pas les femmes en pantalon. Elle devait avoir la quarantaine. Très distinguée et sûre d'elle, elle nous a dit : « Ah ! c'est vous les enfants ! C'est chez nous que vous venez. » Un abord très agréable, c'était mademoiselle Balaÿ. Donc, on suit cette dame. On monte dans un petit tilbury. Bien sûr, on ne connaissait pas ça non plus. C'est elle qui conduisait. Nous étions, Josette et moi, de chaque côté.

C'était en automne, fin septembre ou début octobre 1943. Il y avait un brouillard épais dans la plaine. « Ah ! nous voilà arrivées. » Devant un porche, une grande porte. C'est la première fois qu'on voyait ça, nous. Et l'allée du château ! Bon sang ! au bout de l'allée un château de légende avec ses tourelles. Un beau château. Ma sœur me disait : « Je ne reste pas là, moi, je ne reste pas là. J'ai peur ! J'ai peur des fantômes. On repart. » Elle voulait repartir déjà. Ce château dans le brouillard nous avait fait tout de suite penser aux fantômes !

Alors, on descend, pas du côté cour mais du côté office. Il y avait la partie qui donnait sur le devant avec la grande véranda. De l'autre côté, c'était le côté des cuisines. Et on voit une dame âgée habillée en noir, avec des robes longues, un petit ruban autour du cou, un chignon, exactement la châtelaine qu'on avait vue dans nos livres. Et puis ce château qui nous impressionnait. C'était madame Balaÿ mère. Elle est venue au devant de nous : « Les enfants, je suis bien contente de vous recevoir, on va passer quelque temps ensemble. On passera de bons

moments. » Franchement, c'était une grande dame. Elle se mettait bien à la portée des gens. Voyant notre timidité, elle nous a dit : « Venez, les enfants, boire une petite boisson chaude. »



L'un des portails du parc

Alors, elle nous emmène à la cuisine. Une cuisine immense, trois fois notre appartement. Tout en longueur, avec une grande table, un grand fourneau, de grandes casseroles en cuivre accrochées au mur. Et voilà monsieur Eugène. « Je vous présente monsieur Eugène. » Il avait sa tenue de cuisinier avec sa grande toque.

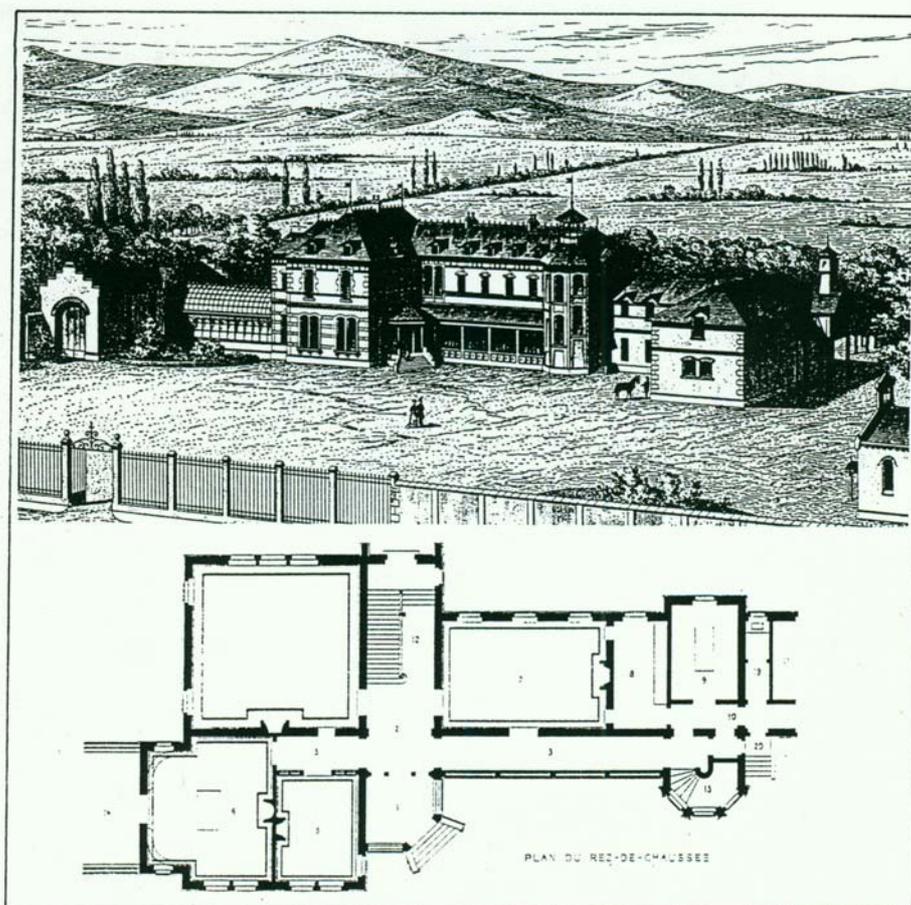
Ma sœur se serrait de plus en plus contre moi : « Moi, je ne reste pas là ! je ne reste pas là. » Bref, elle nous a présenté tous les domestiques. Il y avait une femme de chambre, celle de madame Balaÿ. Elle venait du Nord. Elle n'était pas mariée et s'appelait mademoiselle Bruyer. Elle vivait avec sa mère, une vieille personne, dans une maisonnette près du château, sans doute la maison du concierge. Madame Balaÿ lui rendait d'ailleurs visite souvent. Elle nous présente la bonne. Il y avait le jardinier. Il y avait aussi l'intendant qui lui habitait dans une aile du château. Il s'occupait du domaine, il n'avait pas d'enfant.

Après le chocolat, on nous a emmenées voir nos chambres. « Allez, venez, prenez vos bagages », tout ça d'un ton doux, gentil comme tout. On monte un grand escalier avec un tapis rouge et des barres en cuivre. On les a astiquées de temps en temps pour s'amuser, une ou deux, mais pas trois. On arrive en haut : un grand couloir qui n'en finissait plus ! Une bibliothèque tout le long avec plein de livres. Et ma sœur disait toujours pareil : « Ce grand couloir, il doit y avoir des fantômes de partout. » Elle était obnubilée par les fantômes.

Elle nous a emmenées dans la tour par un petit escalier. Elle avait prévu notre chambre dans les combles, où était logé le personnel. Ma sœur commençait à pleurer en disant « Moi, je couche pas là ! J'ai peur, je couche pas là ! ». J'étais aussi un peu atterrée, je me voyais mal coucher dans une tour. Voyant notre air apeuré, Madame Balaÿ est redescendue. Elle a rameuté tous les domestiques qu'elle avait sous la main. Ils ont tout déménagé et ils ont installé notre chambre dans le bureau de monsieur Balaÿ. Ce bureau était attenant à la chambre de madame

Balay. Il n'était pas petit. Il y rentrait nos deux lits, une commode, une armoire, une petite table. « Voyez, vous coucherez là. Vous n'aurez pas peur. Je suis juste à côté. La porte restera ouverte la nuit. » Les meubles du bureau avaient été déménagés spécialement pour nous. Là, nous nous sommes senties un peu plus rassurées, plus tranquilles.

Le lendemain et les jours suivants, madame Balay nous a fait découvrir l'extérieur, le tour du château. On a d'abord fait le tour du parc immense. Il y avait des bêtes, des bœufs, mais pas de chevaux là. On est allé ensuite voir les grandes écuries. Il y avait un grand hall avec plein de médaillons, des plaques de prix gagnés dans les concours, les courses de chevaux. C'était notre bonheur. On s'amusait avec notre ballon à viser tel ou tel prix !



Château de Sourcieux

## A l'école

Ensuite nous sommes allées à l'école à Boisset. De Sourcieux à Boisset, il peut y avoir deux kilomètres. Nous y partions souvent avec le laitier qui passait avec son petit tilbury. On revenait le soir à pied. A cause de la distance, nous mangions à la cantine, pas exactement à la cantine, à la cure, chez Monsieur le curé.

Il avait ouvert son réfectoire pour recevoir à midi les enfants des fermes des alentours. Madame Balaÿ et les fermiers apportaient, je suppose, des légumes et des choses pour le repas au curé. On n'avait, en somme, que deux trajets. Et souvent le matin le laitier nous emmenait. Il faisait le ramassage du lait pour la laiterie que monsieur Serge Balaÿ avait installée à Montrond, une des premières à mettre du lait en bouteilles. Madame Balaÿ mère était veuve depuis quelque temps. Elle avait plusieurs enfants dont mademoiselle George qui nous avait prises à Chalain et monsieur Serge.

A l'école, il y avait une maîtresse, une demoiselle. C'était une école privée. Ca changeait beaucoup de l'école de ville. C'était une classe unique. Chacun parlait. Je me souviens, il y avait le fils du boulanger qui était d'une timidité... Quand on l'interrogeait, il était debout et, là, il tournait ses mains, il était mal à l'aise. Il y avait un autre garçon et deux filles, Jacqueline et Sylvie, qui étaient bien délurées. Et aussi leur cousin, un garçon nommé Xavier qui voulait s'orienter vers la prêtrise. Ce qu'il a fait après, je n'en sais rien. Nous étions une dizaine d'élèves, pas plus. La maîtresse était très douce, très gentille. Elle avait la manière avec chacun de nous. Elle n'était pas débordée mais il y avait quand même des cours différents. Elle s'occupait bien de ma sœur qui n'aimait pas l'école. Ah ! ça, non ! Moi j'ai toujours été intéressée par l'école<sup>3</sup>.

J'en reviens au château. Quand j'ai vu cette grande bibliothèque, j'ai dit : « Oh ! la la ! » Madame Balaÿ avait la clé. C'est elle qui nous conseillait.

Et voilà que ma sœur prend la scarlatine. A ce moment-là, madame Balaÿ a mis son lit dans sa chambre. Elle la gardait, nuit et jour, et moi j'avais interdiction, bien sûr, d'aller la voir à cause de la contagion. Comme j'étais toute seule, je m'ennuyais et c'est là qu'elle m'a fait découvrir

---

<sup>3</sup> En 1943, l'école privée de Boisset accueillait des enfants du village, de Chalain-le-Comtal, d'Unias et de l'Hôpital-le Grand. Les enfants éloignés mangeaient à la cure. L'abbé Clouye, un ancien vicaire de Saint-Pierre à Montbrison, curé de Boisset à cette époque, avait transformé le presbytère en maison d'accueil. Il y avait un dortoir pour les petits Stéphanois repliés à Boisset. Les enfants d'Unieux avaient au village une école, mais logeaient chez l'habitant ou à la cure. Il s'y trouvait de passage des résistants, toute une population hétéroclite qui créait un va-et-vient permanent. Jacqueline et Sylvie sont deux sœurs de l'Hôpital-le-Grand : Sylvie Mathieu, devenue institutrice à Lyon, et Jacqueline, la maman de madame Van' Hille. Monsieur Van'Hille fut le premier médecin généraliste du village de Boisset. Le petit Xavier est Xavier Rousse, d'Unias. Les enfants Rousse venaient à l'école à Boisset. Leur tante, sœur Andrée Rousse, y a fait l'école, vers 1960. Quant au fils du boulanger, Marcel Gouttefarde, né en 1930, il est allé ensuite à l'école à Montbrison). L'institutrice était Marie Bergès, devenue Sœur Bertile, après son entrée, en février 1946, au couvent des Bénédictines de Jouarraz dans la région parisienne où se trouvaient ses parents (note de Marie Grange).

la lecture. Elle me disait : « Voyez, mon petit » - car elle nous vouvoyait -, « ça c'est de votre âge, ça vous intéressera. Si ça ne vous intéresse pas, venez me voir, on en discutera. » Je pense que c'est avec elle que j'ai pris le goût de la lecture.

A notre arrivée, elle nous a pas embrassées, elle faisait pas de démonstrations d'affection mais on la sentait bien proche de nous. Elle était réservée mais pas hautaine, au contraire bien douce, bien agréable. Quand elle nous expliquait des choses, elle parlait avec douceur : « Vous comprenez, mon petit ? »

Toujours dans le cadre de l'école, quand arrivait le soir, on avait droit à notre goûter. Puis on faisait nos devoirs dans la cuisine. On s'étalait sur la grande table. Avec ma sœur, c'était une catastrophe. Elle s'en foutait complètement. Après souper, madame Balaÿ contrôlait les devoirs et les leçons. Moi, c'était vite fait. J'ai toujours aimé les leçons et j'avais de la mémoire. Mais avec ma sœur, c'était différent. Elle était d'une patience : « Mais non, mon petit, vous n'avez rien compris ! » mais pas un mot plus haut que l'autre.

Je me rappelle une anecdote. La seule et unique fois où j'ai vu madame Balaÿ se fâcher à propos de ma sœur : « Mais enfin, mon enfant, vous n'avez rien compris. Vous avez appris du mot à mot, sans rien comprendre. Mais vous n'allez pas me faire croire que vous êtes idiot, quand même. Je vais vous expliquer. Vous allez tout réapprendre et vous me la récitez à nouveau. » Elle était d'une patience angélique... Si ma sœur a eu des résultats par la suite, c'est qu'à ce moment-là, elle a été bien suivie. Une vraie mère de famille, une grand-mère plutôt parce qu'elle était déjà d'un âge, pas loin de quatre-vingts ans.

## **Mademoiselle George**

Sa fille, mademoiselle George, était infirmière à la Croix-Rouge à Saint-Etienne. Elle partait pour la semaine ou presque. C'était irrégulier. Elle revenait de temps en temps. Ce qui était drôle pour nous, c'est qu'aussitôt arrivée elle quittait son uniforme d'infirmière de la Croix-Rouge. Et la voilà avec son pantalon et son béret, sa grosse vareuse, la pioche sur l'épaule. Elle partait soit au jardin pour piocher soit dans les champs parce qu'elle aimait la culture. C'était peut-être un besoin chez elle, un délassement après son travail d'infirmière. Elle était restée célibataire. C'était une maîtresse femme, à la pelle, à la pioche, en pantalon.

Alors quelquefois, elle nous emmenait : « Les enfants, vous voulez venir avec moi ? » Si c'était au jardin, on y allait pour piquer des fraises pendant qu'elle piochait. Elle aussi était gentille. Ces gens, on sentait qu'ils avaient une certaine classe. Ce qu'il y a de bien, chez eux, c'est qu'ils se mettaient bien à la portée des autres. On ne s'est pas senti complexées. Intimidées au départ, mais ensuite c'était fini. On se trouvait à l'aise.

Serge Balaÿ, le frère de George, avait monté une laiterie. Je me souviens qu'on allait à pied, du château jusqu'à cette laiterie, à Montrond. Une laiterie pour mettre du lait en bouteilles comme maintenant, une des premières<sup>4</sup>.

Je me souviens qu'il n'y avait pas de grands frigos. Madame Balaÿ avait une marmite norvégienne où étaient placés le beurre, le lait... Il y en avait plusieurs, dans une cave très fraîche, bien sûr. Une grande cave, tout était immense dans ce château.

## Les domestiques

Dans la suite, nous nous sommes bien adaptées. Les repas étaient pris avec les domestiques, parce que souvent madame Balaÿ avait du monde, des invités. Il y a eu, notamment, un prédicateur pendant une semaine. Monsieur le curé venait manger de temps en temps et d'autres personnes qu'on ne connaissait pas. Elle nous avait posé la question mais on avait dit : « Oh ! non ! » Nous, on préférait être avec les domestiques. On se sentait plus à l'aise. A notre table, il y avait monsieur Eugène, le cuisinier, mademoiselle Bruyer qui avait un accent dont on se moquait - les enfants sont bêtes... C'était un accent du Nord, des Chtimis, mais alors je ne le savais pas.

De temps en temps, quand il n'y avait pas d'invité, le dimanche par exemple, à la sortie de la messe, madame Balaÿ disait : « Allez, les enfants, vous viendrez manger avec nous. » Alors, nous allions dans la grande salle à manger. Là, c'était le grand luxe. La bonne disait : « Madame est servie », bien sûr. C'était impressionnant pour nous. Mais on était timides, on ne faisait pas des éclats, heureusement. Chez nous, c'était bien différent... Il y avait l'office avec les grands plats, puis la grande salle à manger avec un grand bahut avec toute l'argenterie. On aidait à l'astiquer, de temps en temps, parce que ça nous amusait, mais pas trop longtemps quand même. On découvrait tous ces couverts, tous ces verres, c'était magnifique.

## Le vélo de mademoiselle George

Donc, on sort vraiment d'une famille très modeste. Alors quand on s'est retrouvées dans ce château, les premiers jours ont été éblouissants. Eblouissants et contraignants, on ne savait pas trop. Ensuite, on s'est adaptées. Quand on est gamins on s'adapte vite. Et madame Balaÿ était très présente à ce moment-là. Elle était avec nous. Elle nous occupait. Elle nous emmenait chez les paysans. On est allées visiter, je me rappelle, une dame qui avait eu un bébé. Madame Paradis, elle s'appelait. Elle fréquentait bien ses fermiers. Elle y allait toutes les semaines. Elle discutait bien

---

<sup>4</sup> Monsieur Serge Balaÿ avait installé à Montrond-lès-Bains, dans l'ancien hôtel Barjot (librairie du château), une laiterie. Un procédé ultramoderne à l'époque (1943) consistait à pratiquer sur le lait fraîchement trait un mode de conservation qui utilisait des lampes à mercure, et n'était pas une stérilisation. Cette innovation ne connut pas la gloire escomptée et, vers 1952, les lampes à mercure, les cuves en verre et les canalisations en inox ont échoué dans une remise d'une ferme de Sourcieux (note de Marie Grange).

avec eux. Elle parlait aux enfants, elle s'occupait des enfants, de leur santé et des problèmes et des soucis des fermiers. C'était vraiment la grande dame. A mon avis, la grande dame de la grande bourgeoisie.

Les légumes, tout ça, c'était mademoiselle George et son jardinier qui s'en occupaient. Il y avait un grand jardin. C'est dans ce grand jardin que j'ai appris à faire du vélo. Mademoiselle Balaÿ avait un vélo. Il y avait des champs qui étaient un peu plus loin, alors elle prenait son vélo. Quand elle le posait, je prenais le vélo. Il me tentait ce vélo. J'en avais envie. A Saint-Etienne, on n'avait pas les moyens d'avoir un vélo. On n'avait que nos jambes pour marcher et pour courir parce qu'on courait bien dans les rues, dans toutes les rues...

Un jour, ce fameux vélo était contre le mur. Je savais qu'ils étaient en train de manger dans la salle à manger. C'était plus fort que moi, j'ai pris ce vélo et dans les allées du château et autour du jardin j'ai appris à faire du vélo. Et ma sœur me disait : « Ne le prends pas ! Tu sais bien que c'est défendu ! » On nous avait défendu de prendre le vélo, par sécurité, de peur qu'il nous arrive quelque chose. « On nous a défendu, il ne faut pas le toucher ! » Je lui disais : « Elle nous voit pas. » Pour la faire taire, pour pas qu'elle aille le dire, je la mettais sur le porte-bagages. Je savais tout juste faire du vélo et je la traînais sur le porte-bagages ! Alors deux ou trois fois, on s'est trouvées sur le gazon. S'en est-elle aperçue ? Peut-être. Elle nous voyait bien faire le tour du château. On n'allait pas très loin. On ne s'en doutait pas, mais elle nous avait toujours à l'œil.

Elle savait très bien que j'avais appris à faire du vélo. Je l'ai compris quand mes parents sont venus nous voir. Ils sont venus une seule fois, en car jusqu'à Montrond. Mademoiselle George est allée les chercher en tilbury. Il n'y avait pas de voiture. C'était la guerre. Et pour le soir - ils n'étaient pas habitués à voyager -, ils ne savaient pas quelle était l'heure du car. Ils ne s'étaient pas renseignés de l'horaire. On a mangé ensemble, à midi. Ce que j'ai trouvé bien, c'est qu'ils nous avaient fait manger avec mes parents, dans le petit office, juste avant la grande salle, pour qu'on soit entre nous, alors que souvent on était avec le personnel. Ils nous avaient bien laissées avec nos parents. Pour l'horaire du car, mademoiselle Balaÿ m'a dit : « Mon petit, allez jusqu'à Montrond pour aller voir l'horaire des cars. » Donc, elle savait bien que je savais faire du vélo. Je suis allée à vélo jusqu'à Montrond ; il n'y avait pas la circulation qu'il y a maintenant. Il n'y avait pas de voitures à ce moment-là. C'était la guerre. Elle ne m'a jamais rien reproché à propos du vélo.

## **Les jouets, un mirage !**

Et les jouets ! Alors là, c'était un mirage, c'était... On n'avait rien, nous. Chez ma mère, on faisait nos poupées avec une vieille layette. On avait un petit neveu qui avait sept ans de moins que nous. Avec ses petites brassières, on faisait des petites poupées en chiffon qu'on bourrait : une tête, des bras. On les habillait. Alors quand on est arrivées et qu'on a vu ces poupées !... Qu'on est bête quand on est gosse ! Je me souviens de ces petites poupées, langées comme dans le temps, emmaillottées avec le petit bonnet. Il y en avait toute une série, pas une ou deux. Et une petite poupée en porcelaine avec des vrais cheveux qu'on tressait pour s'amuser. On avait, bien sûr, chacune la nôtre.

J'avais un petit magasin de mode. C'était mignon tout plein. Des petits chapeaux sur des supports, des petits chapeaux grands comme le pouce, mignons comme tout. Et puis il y avait une petite lessiveuse avec le petit poêle dessous. Un petit poêle qu'on pouvait garnir. Je le garnissais, je mettais de l'eau. Ca faisait le petit parapluie. Je n'avais jamais vu ça chez moi. Je faisais une petite flambée. C'était moi, parce qu'elle avait interdit à ma sœur de s'en servir parce que la connaissant... Elle était un petit peu... « C'est pour vous, mais faites attention, ne laissez pas votre sœur s'en servir. » Elle était prudente, elle avait peur qu'on se brûle. Elle avait dû voir que j'étais un peu plus sérieuse, un peu plus calme surtout. C'était joli comme tout. On faisait chauffer l'eau pour le linge de nos poupées.



Alors, pour de vrai, cette fois, on allait aider à la buanderie. Deux ou trois fois par mois, il y avait la grande lessive. Il y avait un gros fourneau, immense. On pouvait laver les draps avec les lessiveuses et la cendre de bois. C'est la première fois que je voyais utiliser la cendre de bois. Ensuite, il y avait les grands lavoirs pour rincer. C'était le personnel qui faisait ça, pas madame Balaÿ, c'est sûr. Mais enfin elle venait apporter un petit goûter, un petit quelque chose. « Allez ! arrêtez-vous cinq minutes ! » Elle était vraiment bien avec son personnel. On était là au milieu, on voyait tout ça. On ouvrait de grands yeux étonnés parce qu'on ne connaissait pas ça du tout. C'était un mode de vie qu'on n'aurait jamais eu l'occasion de voir sans les événements de la guerre.

### **Le grand et le petit salon**

Il y avait une radio et un phonographe, dans le petit salon. Parce qu'il y avait le grand salon et le petit salon. Le grand salon c'était pour l'hiver. Il était très grand et jouxtait la grande véranda qui donnait sur le devant. Il y avait un grand poêle à sciure qui était plus haut que nous, et que les domestiques venaient garnir. C'est là qu'on passait la veillée. C'était le seul endroit chauffé. On y faisait la lecture, des jeux comme le jeu de l'oie. Mais c'était plutôt la lecture... On contrôlait les devoirs et les leçons et après ça, madame Balaÿ nous conseillait de lire. Elle aussi lisait. Chacun dans son fauteuil. On était perdu dans ces grands fauteuils. C'était le salon de réception pour quand il y avait des invités. Aux murs, il y avait des tableaux de chasse, de chevaux, beaucoup de chevaux, bien sûr, ils avaient une écurie. L'été on montait au petit salon. Il était plus petit avec des petits fauteuils parce qu'il y avait eu des enfants avant nous. Il y avait des fauteuils à notre taille, c'était adorable ! On passait la veillée de la même manière : lecture, devoirs et leçons. Parfois, madame Balaÿ avait déjà contrôlé les devoirs à la cuisine.

## La prière du soir

La prière se faisait avant le souper. Tous les soirs, on allait sonner la prière à la chapelle. Tous les domestiques venaient, même les fermiers des alentours. Venait qui voulait. Et madame Balaÿ dirigeait la prière du soir. Chacun répondait. A tour de rôle, on disait une dizaine de chapelet. On participait aussi, bien sûr. Il y avait la messe le dimanche. C'était le curé de Chalain qui venait à la chapelle de Sourcieux. La chapelle était pleine. Il y avait du monde, le dimanche.

Sous la chapelle, dans la crypte, se trouvaient les caveaux de toute la génération des Balaÿ. Au début, avec ma sœur, en se promenant dans les allées du château, on avait vu cette petite chapelle avec une sorte de petite maison sous la chapelle. Alors on a dit : « On va faire notre maison. Ce sera notre maison. » Mais quand on est descendues - bon sang ! il y avait plein d'eau. On était toutes surprises. On a demandé à madame Balaÿ : « Comment ça se fait qu'il y a plein d'eau ? » Elle nous a expliqué que le terrain était marécageux et elle nous a dit : « Ce n'est pas un endroit pour vous, quand même ! Restez donc à l'extérieur. »



## La pouponnière de Bel-Air au château

Juillet 1944. Les grandes vacances sont arrivées. Et avec les grandes vacances une pouponnière s'est installée au château. Elle venait de Saint-Etienne. C'était la pouponnière de Bel-Air qui est au-dessus de Carnot. Alors là, c'était le bonheur complet pour nous ! Se trouver avec ces gamins : ça allait des petits nourrissons jusqu'aux enfants de quatre ou cinq ans. On était toujours au milieu de ces gosses. Ils étaient une vingtaine avec le personnel adéquat. Ils étaient installés dans la grande lingerie. C'était grand, il y avait tous les petits lits dans la grande lingerie. La pouponnière était dans une aile du château. Quand il faisait mauvais temps, on restait avec eux à s'en occuper. On les faisait manger et même on goûtait avec eux. On se trouvait bien. C'est là que madame Balaÿ venait nous chercher pour faire les devoirs de vacances : des dictées, du calcul. Mademoiselle Balaÿ nous avait acheté un cahier de devoirs de vacances. Madame Balaÿ nous disait aussi : « Oh ! ne restez pas trop longtemps, ces dames n'ont pas un langage pour vous. » Elle avait peur qu'on entende des vilains mots.

A Saint-Etienne il y a eu le bombardement, en août 1944, qui a fait quand même 2 000 morts. Grâce à ces gens généreux, la pouponnière avait été épargnée.

## Première communion à Boisset

J'avais une douzaine d'années. On allait au catéchisme, bien sûr. A Boisset, chez le curé, puisqu'on mangeait chez lui. C'est lui qui nous faisait le catéchisme. Donc il a fallu faire la première communion. Madame Balaÿ a tout pris en charge. C'est comme ça que j'ai fait ma communion. Je suis la seule de la famille à avoir fait la communion puisque j'étais au château. Elle s'est arrangée avec le curé. Parce que, à Saint-Etienne, on allait ou on n'allait pas au catéchisme. C'était pas régulier. Le curé s'était déplacé à Saint-Etienne, certainement pas spécialement, et il s'était renseigné à la paroisse de Sainte-Marie - on dépendait de Sainte-Marie - et il a dit : « Ils n'avaient pas l'air de bien vous connaître... » On n'y allait pas toujours... Alors bon, comme c'était madame Balaÿ, il me l'a fait faire quand même.

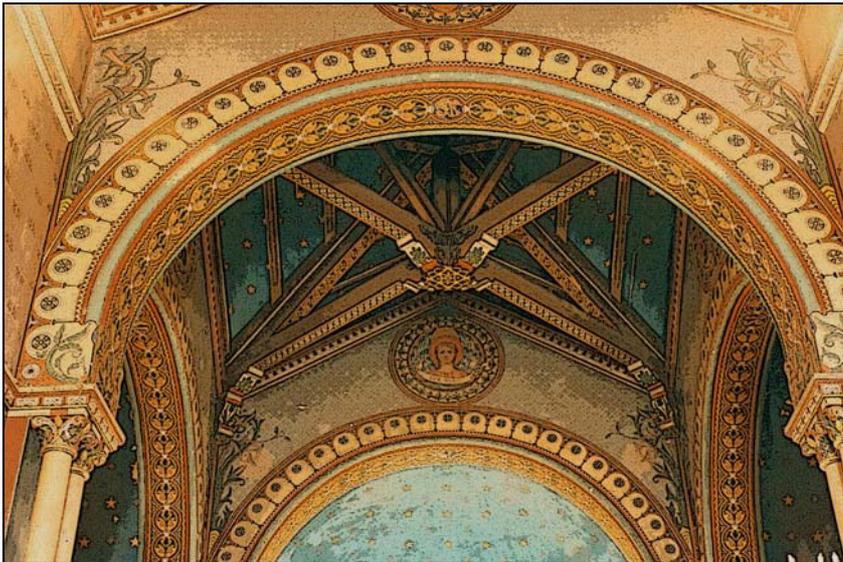


Première communion à Boisset-lès-Montrond

Donc j'ai fait ma communion à Boisset. Je suis contente de l'avoir faite, finalement parce que, pour une petite fille, d'avoir une robe... On était allées chez la couturière. Parce qu'il y avait la couturière. Alors, avec une vieille robe de communion d'une de ses filles... Elle avait deux filles. Sa fille aînée, que je n'ai jamais vue, habitait au Maroc<sup>5</sup> et avait quatre ou cinq gosses, je crois. Elle venait quelquefois, mais pas quand j'étais à Sourcieux. J'avais cette robe, avec le voile et des chaussures qui m'alliaient. J'ai encore la photo. Elle nous avait accompagnées bien sûr à Boisset. C'est elle qui s'était déplacée cette fois à la messe de communion. Elle avait fait un petit repas dans la grande salle à manger. Il y avait madame et mademoiselle Balaÿ, monsieur Serge. C'est là où j'ai le mieux vu monsieur Serge.

---

<sup>5</sup> A Rabat. La fille aînée de madame Balaÿ était mariée avec le comte de Boulois. Ils avaient neuf enfants et vivaient à Rabat. Ils possédaient des cultures d'orangers et d'eucalyptus : et lorsqu'ils venaient à Sourcieux, pour deux mois, ils amenaient leur personnel marocain (notes de Marie Grange).



La chapelle de Sourcieux

## Monsieur Serge

Il ne faisait que des visites-éclair à Sourcieux. Il arrivait à cheval. C'était un grand monsieur qui présentait bien. Il avait des grandes bottes, une badine, la bombe et le gilet. On était surprises parce que madame Balaÿ vouvoyait son fils. On n'avait jamais vu ça, nous. Et lui vouvoyait sa mère.

Pour ce petit repas de communion, il était invité. Le cuisinier avait fait un gâteau et pour le dessert, madame Balaÿ avait fait venir le personnel : mademoiselle Bruyer et monsieur Eugène. Mademoiselle Bruyer faisait partie des meubles. Monsieur Eugène était vieux - il avait bien quatre-vingts ans -, bossu, avec sa grande toque. Le vrai cuisinier dans les livres de contes. Il avait le caractère un peu bourru. Il n'aimait pas nous voir autour de ses fourneaux : « Sortez de là les enfants ! Sortez de là ! »

Mademoiselle Bruyer habitait à côté, avec sa mère, dans une petite maison. Elle était un peu plus revêche. C'était la vieille fille, ça venait peut-être de là. Après est arrivée une jeune bonne. Elle était beaucoup plus décontractée, elle chantait... Je ne me rappelle pas son nom. Je me souviens d'une fois, on était à table, on mangeait dans la cuisine. Alors à cette jeune fille, madame Balaÿ est venue faire une leçon de morale. Personne ne disait rien. On a tous mis le nez dans notre assiette. « Ce n'est pas bien mademoiselle ce que vous avez fait. Samedi, j'ai su que vous étiez allée au bal. Il y a des pauvres gens, des soldats, qui se font tuer, qui meurent. Et nous, nous n'avons pas le droit de nous réjouir et d'aller danser. » Et, bien sûr, elle n'avait rien dit. Ce dont je me souviens, c'est que, quand elle est partie, la bonne a dit : « Bah ! Elle ferait aussi bien de faire la leçon à son fils, parce que monsieur Serge, il y était, lui aussi, au bal ! »

A Pâques, nous avions été invitées dans un château vers Chalais<sup>6</sup> pour la récolte des œufs. Alors on s'est promenées dans tout le parc. C'était la première fois qu'on voyait ça. Il y avait une petite fille handicapée, dans un fauteuil qu'on poussait. Elle avait notre âge, à peu près. Je me rappelle, avec ma sœur, on la poussait à tour de rôle. Il y avait aussi d'autres gamins du château. Nous avions chacune un petit panier pour ramasser les œufs. Et la petite fille ! Elle était contente chaque fois qu'on lui rapportait des œufs dans son panier ! Ca m'avait frappée, je m'en souviens. Ca ressemble aux histoires de la comtesse de Ségur. Exactement ! Exactement ! C'était vraiment un château de légende.

Pour en revenir à mademoiselle Balaÿ, elle était infirmière à Saint-Etienne et elle passait régulièrement chez nos parents pour prendre des nouvelles et, ensuite, nous en donner : « J'ai vu vos parents. Ils vous embrassent bien... » On n'avait pas coupé le lien. Mais on n'a jamais écrit à nos parents et ils sont venus nous voir une seule fois. Mais comme ils avaient des nouvelles, et nous aussi...

---

<sup>6</sup> Le château proche de Sourcieux est le château des Rayons, propriété d'une branche de la famille Balaÿ. La maison de maître est moins belle que Sourcieux ; il y a beaucoup de prés et de vergers autour. La petite fille handicapée est la nièce de monsieur Gabriel Balaÿ (note de Marie Grange).

Nous sommes rentrées à Saint-Etienne, pour la rentrée d'octobre 1944, donc fin septembre. Au bout d'un an, on s'était habituées. On se trouvait bien comme ça. On se trouvait même très bien. Et puis, bon, c'est toujours pareil, quand on ne voit pas ses parents...La pouponnière est repartie avant nous deux.

Voici en quelques mots l'histoire merveilleuse vécue par deux petites Stéphanoises issues d'un milieu modeste et de parents immigrés. Tout cela, nous le devons à la générosité de madame Balay. Je garde de ce séjour au château le meilleur souvenir de mon enfance. Ca n'avait pas gêné la famille Balay de nous prendre chez eux deux petites Stéphanoises, les filles d'un syndicaliste, immigré espagnol...

Le château, c'est mon meilleur souvenir.

## Après la vie de château

On est revenues chez nous. Avec ma sœur, nous sommes retournées, une fois, voir madame Balaÿ. On avait quinze ou seize ans et on était allées à la piscine de Montrond. Comme on connaissait le chemin de Sourcieux, on a dit : « Tiens, si on allait voir madame Balaÿ. » Elle nous avait reçues. Elle était toute contente de nous revoir : « Ah ! mes enfants, comme c'est gentil ! » Et je regrette que mes parents ne nous aient pas inciter à la revoir plus. Mais alors, il n'y avait pas les moyens de locomotion... Elle devait avoir quatre-vingts ans, parce que mademoiselle George avait bien une quarantaine d'années. Elle est morte peu de temps après finalement. Je l'ai su par une fille que je connaissais et qui, elle, était à l'école publique de Boisset.

Mais on allait souvent voir mademoiselle Balaÿ à la Croix-Rouge à Saint-Etienne. Elle était tout heureuse de nous voir : « Ah ! que c'est gentil ! mes enfants ». Elle avait le sourire jusque là.

On a repris nos habitudes. On a retrouvé l'ambiance familiale. L'école a recommencé. Il y avait les copains du quartier, tout ça, la famille complète. La réadaptation a été facile.

Je suis allée à l'école des Chappe. Et puis, bon, ça marchait pas trop mal, l'école. J'avais douze-treize ans, passé le certificat, à quatorze on le passait à ce moment-là. J'avais passé le concours pour rentrer à l'école professionnelle, je voulais faire dactylo, je voulais travailler dans... et puis bon, mon père étant en retraite, mes deux sœurs plus jeunes, elles, elles travaillaient déjà... alors j'ai compris qu'il fallait que j'aille travailler moi aussi.

### Le travail

Mon plus mauvais souvenir, c'est quand j'ai quitté l'école et que je suis rentrée dans le tissage, à Saint-Etienne. J'avais 15 ans Qu'est-ce tu veux faire ? Ah rentrer dans le tissage à Saint-Etienne ! C'était chez Cizeron, au-dessus de l'école de dessin. C'était du dévidage, du bobinage plutôt. Et après, à 17-18 ans, quand j'ai pu, je suis rentrée comme apprentie vendeuse chez Furtos, marchand de tissu à Saint-Etienne. Il a commencé à vendre sur les places ; ça me plaisait mieux le commerce. C'était un immigré lui aussi. Après, j'ai été chez Leclerc, mais toujours pour le prêt-à-porter. Moi, c'était le prêt-à-porter qui m'intéressait. Je suis comme mon père, quand ça ne m'accordait pas, quand les gens n'étaient pas intéressants, je donnais mes trois jours. Dans ce temps on donnait ses trois jours, et on s'en allait. Et là, j'ai été chez Damart. Chez Damart, je me suis bien trouvée à mon aise. J'avais 45 ans, j'ai travaillé quinze ans jusqu'à ma retraite. J'ai pris ma retraite chez Damart, j'aimais bien parce que j'ai toujours aimé le contact.

## Mes frères et sœurs

Mes frères et sœurs ? Mes sœurs. L'aînée s'est mariée. Mes sœurs aînées n'ont pas travaillé. Mon père était en activité. Elles restaient à la maison. Ma sœur aînée n'est pas restée longtemps. A 18 ans elle s'est mariée, et puis elle est partie de la maison... Puis y a eu des problèmes, y a eu la guerre là-dessus... Elle s'est trouvée enceinte. Elle a accouché à l'hôpital, parce qu'à ce moment-là, c'était l'hôpital. Et le petit, eh bien ! il est descendu chez nous, toujours pareil, c'était la maison du bon Dieu. Et il s'est élevé en même temps que nous. Pour nous, c'est un frère, hein ! On a sept ans de différence avec mon neveu. D'ailleurs, on s'est trouvé dernièrement. On est frère et sœur, quoi, on a vécu ensemble. Et ma sœur aînée est partie sur Paris... Dans une famille, y a toujours des difficultés. Et des liens qui restent quand même. Alors, il s'est élevé avec nous, on le considère plutôt comme notre frère, notre petit frère. Il est avec nous quand il y a des réunions de famille...

On reste encore les trois sœurs. Avec mes deux sœurs, nous étions les trois derniers enfants. Et il me reste encore mes deux frères. Ils ont fait toute la guerre. L'un, à dix-huit ans, s'était engagé dans l'armée française pour trois ans. Il en a fait cinq. C'était l'armée autorisée par l'occupation. Mais après l'envahissement de la zone sud, comme il était vers Marseille, il a traversé. Il est allé en Algérie et a rejoint le Tchad où s'est formée la 1<sup>re</sup> armée française. Il a débarqué au Dramont dans le Var. Ils ont remonté la vallée du Rhône et ont mis deux ans pour remonter jusqu'en Allemagne.

## La voisine d'à côté

Mon frère, celui qui a 87 ans, est parti pour le STO à Munich.

La voisine d'à côté, une béate qui allait tous les jours à la messe nous traitait de sale race, d'Espagnols et tout. C'est là où on a commencé à comprendre ce que c'était, la charité chrétienne...!

Mais n'empêche que... mon frère, pour les autorités, il n'était pas français. Il voulait partir, il voulait s'engager. Il voulait rentrer dans la gendarmerie, et on lui a dit qu'il n'était pas français. Pourtant, il était naturalisé à ce moment-là ... Mais pour partir au STO, alors là il était français ! [En Allemagne] il est rentré aux Postes, comme chauffeur. Il a fait de la prison, parce qu'il y avait une filière, un réseau pour faire évader des prisonniers avec son camion. Il n'était pas le seul. Il prenait des gars dans son camion. Il s'est fait prendre comme ça et il a fini en prison... Il a eu de la chance encore, il aurait pu aller dans un camp carrément. En prison, il a été bombardé. Comme il raconte : « Quand on est derrière les barreaux, que tu dis : c'est pour nous, c'est pour nous, je ne vais pas en sortir, que t'es enfermé là-dedans, que tu ne peux pas aller nulle part, qu'à chaque bombardement on se voyait mourir. »

Il est revenu bien sûr, et je me souviens encore. Un soir, je faisais mes devoirs, et ma mère, elle, tricotait des chaussettes. Quand je voulais lire, je lisais le soir quand tout le monde était

couché. Le jour ce n'était pas possible avec tout le monde à la maison. Alors je faisais mes devoirs quand tout le monde était couché. Et je voyais ma mère qui pleurait :

- « Mais maman, pourquoi tu pleures ?

- Eh ben, tu vois, c'est pour tes frères. »

Elle est restée presque deux ans sans nouvelles. Le courrier ne suivait pas et pour mon frère, celui qui était prisonnier, ça ne suivait pas non plus. Elle disait : « Mes deux fils, je sais pas si je les reverrai. » Alors, quand on est gosse, ça reste. Maintenant que j'ai des garçons, je me dis :

« Bon sang qu'est-ce que je la comprends ! »

Tant et si bien que, quand il y a eu la guerre du Golfe, j'avais mon plus jeune qui était à l'armée à ce moment-là, alors...

Ces Espagnols, y en a beaucoup qui sont partis... dans les maquis. Au STO, mon frère était chez l'habitant, chez une femme qui avait un fils qui se bagarrait chez nous. Alors, elle l'a reçu comme un fils. Elle disait :

« J'aimerais bien que ce que je fais pour toi, une mère française fasse pareil. »

Comme quoi les guerres, ce n'est pas fait pour les mères, les guerres...

## Sourcieux et le souvenir de la famille Balaÿ (Chalain-le-Comtal)

par Marie Grange

### UN ANCIEN LIEU SUR LA ROUTE DES BOURGUIGNONS

"Hameau et château moderne, commune de Chalain-le-Comtal  
Apud Surceu in mandamento de Boysset : 1225<sup>7</sup>  
Apud Cuircieu Suriucus parrochie de Chalaing le Comtal  
Apud Surceo 1380<sup>8</sup>  
Iter quo itur de Fontanes apud Surcieu 1389<sup>9</sup>  
Johannis Gay de Surcieu 1345<sup>10</sup>  
Iter tendens de Magniaco a Surcieu 1443<sup>1112</sup>  
Sourcieux (XVIII<sup>e</sup> siècle, carte de Cassini).  
Vé Sursyoé : parler local.

Voilà comment Dufour, dans son "Dictionnaire topographique", présente Sourcieux. Nous constatons, par ces locutions latines, l'ancienneté du lieu qui est traversé par la route allant du Cerizet à Magneux, route autrefois appelée chemin des Bergoignones ou, dirions-nous, des Bourguignons.

### LA TERRE DE SOURCIEUX

Dans les documents anciens concernant le lieu-dit de Sourcieux on trouve le nom de M. de Rochefort, propriétaire, louant un domaine à Sourcieux. Puis sont cités Thiollière de Lisle et Ravel de Montagny. C'est à cette dernière famille que Christophe Balaÿ, négociant à Saint-Etienne, acheta les terres de Sourcieux en 1826<sup>6</sup>.

Il y avait environ 400 hectares. Par diverses acquisitions la propriété s'agrandira jusque dans la commune de Boisset, englobant le hameau de Mouchichat (Chalain-le-Comtal) et plus tard la propriété des Rayons limitrophe de Magneux-Hauterive.

Francisque Balaÿ, fils de Christophe, fit construire le château actuel sur les vestiges d'une ancienne propriété dont on voit un portail et en arrière des bâtiments, une tour.

*La terre de Sourcieux, dit le marquis de Poncins, était alors presque stérile, divisée en petites parcelles de terrain impossibles à cultiver, dépourvue complètement de prairies, ravagée*

---

<sup>7</sup> Chartes du Forez n° 94 P 2.

<sup>8</sup> B 2002F 18 V° et 183.

<sup>9</sup> B 2002 f° 40

<sup>10</sup> B 1899 f° 13.

<sup>11</sup> 3.1901 FOE sup.p.62.

<sup>12</sup> Alain Forissier.

*périodiquement par les crues de la Loire qui, à chaque inondation, emportaient la bonne terre pour la remplacer par des graviers. Brûlée en été, noyée en hiver, les fermiers y mouraient de faim et de misère...*

L'abbé Noël Valendru, curé de Chalain-le-Comtal en 1898 et dans les années suivantes, brosse un tableau éloquent de l'importance des travaux entrepris par la famille Balay pour assainir, cultiver ces terrains et les amener à l'état où ils se trouvent aujourd'hui :

De la Loire jusqu'aux balmes de Bancillons (derrière l'autoroute A 72) ce n'était que buissons, marécages, chardons et broussailles. Aucun chemin carrossable n'était visible sur ces étendues ; il n'y avait pas de fossés pour recueillir les eaux pluviales. La boue gluante de l'argile à la saison des pluies, les crevasses profondes des périodes de sécheresse rendaient ces endroits inabordables. Seul le gibier y proliférait...<sup>13</sup>

Les travaux sont organisés par Christophe Balay qui compte à son service jusqu'à 124 ouvriers ou manoeuvres. On procède d'une façon méthodique au creusement de fossés et rigoles de drainage, au tracé de chemins solides possédant des évacuations pour l'eau, au défrichement et à l'amendement de ces terrains stériles. Il fait planter des arbres dont la grande allée qui va jusqu'à la Loire. Les feuillus régionaux alternent dans les bosquets du parc avec des conifères exotiques : séquoias et cèdres... De belles prairies seront créées et les chambons seront exploités à la satisfaction de tout le pays.

#### **LE CHATEAU DE SOURCIEUX**

Le vieux logis des Rochefort est transformé par les soins d'architectes et d'ouvriers du bâtiment renommés en une demeure élégante. De hautes fenêtres, une galerie fermée avec balustrade, une tourelle à pans coupés, une toiture ornée de jacobines ! Et surtout les ornements en brique, pierre et céramique lui donnent un décor d'un charme exquis. Dans le cadre de verdure et de prairies qui lui font un écrin ravissant, le "château de Sourcieux" prend des airs de cottage anglais !

Lorsqu'on vient de Montrond-lès-Bains et que l'on arrive à proximité du carrefour de Boisset-le-Cerizet-Magneux avec la route Montbrison-Montrond, le panorama que l'on découvre, à droite du Centre d'insémination artificielle, est charmant. Primitivement, une clôture fermait le parc de la propriété incluse au milieu des 640 hectares de terres. Cette clôture avait trois murailles : au sud, à l'ouest et au nord. Quatre portails monumentaux encadrés de décorations en briques rouges étaient placés aux quatre angles du parc. La façade, tournée vers l'est, était dégagée. Le parc était seulement limité, de ce côté, par une murette surmontée de grilles. Un grand portail du côté du jardin s'ouvrait sur la route.

#### **LA CHAPELLE DE SOURCIEUX**

Un portillon rend la chapelle voisine du château absolument indépendante et accessible aux gens des alentours. Ce petit monument est la reproduction fidèle d'une église byzantine. Dans

---

<sup>13</sup> Abbé Noël Valendru, "Notes sur la paroisse de Chalain-le-Comtal".

la crypte sont inhumés les membres de la famille Balay. Construite par les soins de Francisque Balay après 1850, elle fut ensuite agrandie et décorée par madame Balay.

En forme de croix latine, avec un campanile au-dessus de la façade, la décoration extérieure de brique et mosaïque est remarquable. Lorsqu'on entre, on est saisi par la beauté du lieu et le fini de la décoration. Réalisée par Sainte-Marie-Perrin elle est beaucoup plus proche des églises orthodoxes que de la basilique de Fourvière. Les peintures murales, l'autel principal avec la grille ouvragée fermant l'abside, les vitraux aux tons chauds, "tout y respire la magnificence, le bon goût et les sentiments religieux dont s'honore la famille Balay"<sup>14</sup>.

Cette chapelle a été bénite par le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. Desservie par un aumônier, elle était considérée comme chapelle de secours pour les châtelains, fermiers et employés à la propriété de Sourcieux qui pouvaient y remplir leur devoir pascal. Les baptêmes, mariages, funérailles concernant la seule famille Balay s'y déroulaient bien que les actes soient enregistrés dans les registres paroissiaux de Chalain.

### LE DOMAINE DE SOURCIEUX

Vers 1900, au moment où l'abbé Valendru est curé de Chalain, le domaine de Sourcieux, œuvre de la famille Balay, est alors à son apogée. C'est ici que naquit l'élevage du "trotteur forézien" si renommé en France où il se mesure au produit des fameux haras de Normandie. C'est ici également que le marquis de Poncins et Francisque Balay ébauchèrent les projets de l'hippodrome de Feurs. C'est également à partir de ces "maisons de campagne" foréziennes, chères à la tradition des familles nobles, que se développa la chasse au "gibier d'eau" dans ces étangs dont on interrompit l'assèchement en les enchâssant dans un écrin de verdure artificiellement "naturelle". La construction d'un paysage bocager, bois et prairies harmonieusement mêlés, parcouru par des chevaux de race, les étangs où se mire le ciel forézien, tout est rassemblé pour donner un caractère délibérément aristocratique à notre paysage forézien.

### LA FAMILLE BALAY

Disons quelques mots de la famille Balay qui a laissé de si nombreux souvenirs à Sourcieux. Le mot Balay paraît provenir de balai, *ballaun*, genêt. Les Balay de Chalain-le-Comtal semblent originaires du Vivarais. Les premières mentions de membres en faisant authentiquement partie figurent dans les archives de Privas. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Christophe Balay puis son fils Jean sont marchands de soie. Un frère de Jean, Christophe, est à la tête d'une menuiserie.

Dès 1774, Christophe Balay s'installe à Saint-Etienne comme menuisier ; il associe à son activité son neveu Jean-François. Puis les Balay se lancent dans l'industrie du ruban qu'ils sont dans les premiers à promouvoir dans la région. La famille reste essentiellement dans la région stéphanoise et à Lyon. Une rue à Saint-Etienne et deux à Lyon portent d'ailleurs le nom des plus notables représentants de cette lignée. Passant de l'artisanat et du petit commerce à la bourgeoisie, les Balay sont un bon exemple de l'ascension sociale d'une famille, grâce à son activité économique marquée par une remarquable capacité d'entreprendre.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

---

**Les Cahiers de Village de Forez, n° 46, avril 2008**

**Siège social : Centre Social de Montbrison,**  
13, place Pasteur,  
42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.  
*Les cahiers de Village de Forez* sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Thierry Jacob, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

**Dépôt légal** : 2<sup>e</sup> trimestre 2008

**Impression** : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison